

no land's man, celui qu'on appelle artiste

Nicolas Roméas¹

Giacometti l'a dessiné, c'est la figure de l'homme qui marche, il m'a fallu du temps pour voir que c'était lui ce fugitif, ultime rescapé d'un monde perdu presque effacé. Comme les figures sur les parois des grottes que hantèrent nos ancêtres. Un monde caché où les symboles sont agissants, à chaque instant prêts à surgir de l'ombre pour faire revivre un puissant animisme qui ailleurs n'a plus droit de cité. Comme dans le nôtre, au fond, celui dont on vient, qu'on a connu enfant, puisqu'on passe par toutes les étapes, mais c'est peut-être fini, si cela fut jamais réellement autre chose, va savoir. Le signe que ce monde n'est déjà plus notre monde, c'est que dans ce monde l'échec recèle une immense valeur. Valeur de signe, d'étape, d'apprentissage, déroulement nécessaire du devenir. Chaque difficulté y est initiation, chaque douleur a un sens, la souffrance peut y être sublime.

On ne produit rien dans ce monde on fabrique. Rien de définitif. Il n'y a pas d'objet qui tienne hormis la valeur qu'on lui donne et la valeur n'est pas où on l'attend. Car comme toute vraie valeur elle est invisible et c'est dans les esprits qu'elle vit et entre eux qu'elle circule. Seul compte le geste, et la trace qui montre le geste.

Alors, il y a du sacré là-dedans, il s'agit bien de spiritualité. Pas de religion, de spiritualité. La valeur est dans ce qui a lieu, ce qui a lieu entre, dans l'entre-deux, la relation. C'est le rappel de ce que nous sommes, que nous sommes des êtres d'échange. Le rappel de ce frottement, de ce mouvement permanent. On sait depuis peu que l'énergie électrique existe et qu'elle est opérante, mais on ne sait toujours pas dire chez nous la force vitale de cet entre-deux, l'énergie de l'esprit. Chaque homme est un artiste et celui qu'on appelle artiste est là pour le rappeler, montrer que ça existe. Simplement. Il est le reflet de l'artiste en chaque homme. Mais faut-il employer ce mot ? Il faudrait le laver, le débarrasser du folklore, des scories, le replonger dans la source. Ce n'est pas seulement une activité, un métier, celui d'artisan des symboles, c'est d'abord un état de l'être. Et dans d'autres cultures, quel que soit le nom qu'on lui donne, c'est un statut spécial

¹ Nicolas Roméas est directeur de la revue *Cassandre/Horschamp*. www.horschamp.org

dans la collectivité humaine. Celui de témoin d'une force qui agit en chacun. Cet état particulier de sensibilité en alerte, chacun peut y avoir accès, mais il l'incarne pour que personne n'oublie que c'est possible. Sensibilité inutilement en alerte dans un monde de machines et de produits, où, comme le dit Baudelaire, ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

C'est celui dont nous voulons qu'il soit, car chacun ne peut l'être à temps plein. Mais qu'il soit là et qu'absent il nous manque, nous est nécessaire à être des humains.

Il revit de ne pas être ici, chaque cellule de son corps le remercie de ne pas rester en place, pas risquer de prendre racine. Il ne fait partie d'aucun empire, il croit que chaque chose qu'il rencontre est un élément de lui-même et que rencontrer des choses nouvelles fera de lui un homme nouveau.

Et cela est vrai. L'artiste est un *no land's man*, chaque homme est un *no land's man* tant que la vie circule en lui. L'homme est fait de pensée et de désir, rien d'autre ne le comble. Si on veut en faire une machine, c'est pour qu'il disparaisse sans espoir de retour.

Qu'on l'appelle shaman, clown ou sage, nous avons besoin qu'il soit là, car sinon le monde ne vaut rien. Il est le rescapé chez nous des très grandes civilisations où le rêve est la matière de la vie, dans les Amériques, en Asie, en Afrique ou dans notre propre passé.

Il est là pour rappeler ça, ce qu'il nous reste de cette grandeur dont l'humanité est issue. C'est un mythe en action, archaïque au sens plein du mot. Un rempart léger comme un souffle contre la barbarie en marche. Il n'appartient pas au passé mais aux profondeurs intemporelles du présent. Sa réalité n'est jamais certaine, elle l'est beaucoup moins que celle des machines et des hommes-machines. Ou alors c'est que nous parlons d'une autre réalité, la véritable, celle qui est faite d'imaginaire, proche de la notion de réel chez Lacan.

Non, ça n'est pas celui dont on parle sans cesse, qui s'engourdit dans sa célébrité et reproduit le même, celui dont la signature a valeur marchande, celui qui se satisfait de ce qu'il a produit comme s'il l'avait produit, qui croit à sa supériorité native ou qui meurt de faim dans l'oubli. Ça, c'est la société, l'effet des mensonges, des paresseuses. Ce n'est pas ce qu'il est.

Ce qu'il est c'est autre chose. Celui qui s'emploie sans répit à l'impossible et incessante réparation du monde. C'est son métier, sa putain de mission sacrée, son sacerdoce, son job. L'impossible réparation du monde. La magie du geste et ce qu'il provoque, la puissance née de notre imaginaire lorsqu'il invente quelque chose qui n'y était pas, dans un espace

que nous consacrons à l'instant. Il entre dans l'espace sans instrument et il devient ainsi lui-même un instrument, plus qu'un instrument, une présence, celle de l'homme qui parle, qui a parlé et qui va parler à nouveau. Entre deux paroles depuis toujours, sa place est là. Il emplit l'air ambiant de sa présence. Toutes les paroles prononcées et celles qui restent à dire, tout est là, palimpseste confus, indéchiffrable et familier comme la divinité.

La nature a autant horreur du silence que du vide et ce silence n'est pas vide mais vivant, teinté de craquements feutrés, de bois à peine frotté, de souffles sourds et éloquents. Ces frôlements sont parole, puissant murmure, ils disent quelque chose qu'on connaît, qu'on croit enfin reconnaître, à la lisière de l'entendement. L'espace s'exprime comme une foule, un chœur antique, uniment, une houle. C'est un murmure qui nous traverse comme un filet d'eau la forêt.

Ce rêve est un instant parfait que tout faux pas peut abattre d'un coup. Ce qu'on entend dans le silence, c'est l'attention, l'attente, l'appel à ce qui n'est pas là et dont on désire la venue. Avant les mots, avec le savoir, le souvenir, l'attente éternellement fugitive de ces mots qui font basculer une vie, nous habitons cet endroit ténu, juste au point de bascule, dans l'éternité d'un instant. Ce qui se passe en cet instant s'appelle recueillement. C'est une attente, plus qu'une attente, qui charge de sens chaque son dans l'air épais comme une menace qui serait une promesse, le grondement du sang dans les tempes, symphonie chuchotée. Ils sont venus chercher cela, ce silence qui n'en est pas un, ce silence qui parle, cette attente sourde et fiévreuse où quelque chose d'important va renaître.

Un rituel, donc.

Cet espace c'est l'espace intérieur qui soudain devient partagé. La pensée, les sentiments, l'esprit religieux, la ferveur politique ? Non. Tout cela à la fois et plus. Ce qui s'y partage nous élève, nous échappe, tire vers la joie autant que vers l'effroi, une part essentielle de notre être s'y joue, y renaît. Ici, sans cesse, l'être humain en nous se rejoue. Et chacun sait cela. Et personne, ou presque, ne peut le dire, l'avouer, qu'ici l'être humain se rejoue.

Là dans ce creux qui s'élargit sans cesse, quelque chose adviendra, là nul besoin de construire un théâtre ou de distribuer les rôles. Ce qui advient trouve sa place exacte. Mot, geste, son, ombre, ce qui advient emplit le creux, prend place dans l'espace et le temps. Dans les êtres et l'être commun.

L'artiste en ce sens est guerrier, souvenir en acte du temps d'avant qu'on chasse les fantômes. Combattant du symbole, armé de son imaginaire et de quelques outils, qui

s'affronte au nom de tous au chiffre, à la quantité, comme l'anti-héros du *Brazil* de Terry Guillian face au Golem-machine qui figure la déshumanisation de l'humain, l'esprit de ces Européens tueurs d'Indiens qu'on nomme *Américains*, revenu s'abattre sur la vieille Europe.

Conter et compter viennent de la même source latine, *computare*. Deux façons de faire l'inventaire du monde dont l'une a pris le pas sur l'autre. L'Homme a la faculté de penser scientifiquement le monde, d'analyser, de comparer, de mesurer, de s'appuyer sur l'apparence de certitudes, oui, il sait être *comptable*. Il en abuse, il excelle en technologie, en commerce, en spéculation, il détruit en lui le conteur. Mais c'est loin d'être sa seule faculté, il en a d'autres, beaucoup plus grandes, subtiles, puissantes, minutieuses d'imprécision, poétiques, dirais-je, si j'osais. Sa vision poétique du monde, ignorée, dévalorisée, est une puissance extraordinaire, c'est la force du rêve sans laquelle aucune civilisation humaine n'existerait car elle n'aurait pu être imaginée ni racontée.

Dans le monde de boîtes où nous sommes enfermés et morcelés, il frôle ce que nous nommons folie, ouvre nos consciences, inverse les hiérarchies pour remettre les choses à l'endroit, montrer qu'on peut habiter différemment sa vie, juste pour témoigner, et cela met tout en question, en désordre, en vrac, cul par-dessus tête. Pour témoigner que l'Homme est plus grand que ce nous en faisons. Qu'advierait-il si on le prenait au sérieux ? Il faut le tenir à distance, qu'il ne contamine pas. Mais on ne le prend plus au sérieux et l'homme qui rétrécit peut croire que l'artiste, ça n'est pas lui. Pourtant ce murmure nous traverse comme un filet d'eau la forêt, une prière douce et folle, le désir d'art toujours déçu comme celui de l'amour. Car notre âme doit être comme les lèvres entr'ouvertes qui laissent aller et venir l'alcool distillé d'une alchimie subtile. Vient l'art qui est le fruit de notre vie commune, vient le partage, non, le mélange, non, les agapes de cet alcool dont parlait le poète.

